

Grandir à Billancourt

Le n°41 de l'avenue Pierre Grenier de nos jours

Pour connaître l'endroit où j'ai passé les treize premières années de mon existence, il suffit de repérer à Boulogne-Billancourt, le n° 41 de l'avenue Pierre Grenier. Mais attention! Ce n'était pas là où, l'imposant immeuble blanc occupe actuellement toute la façade de cette parcelle. Bien au contraire ! C'est pour laisser le terrain libre à son édification que ma famille dut quitter, en janvier 1965, le logement situé à l'étage d' un pavillon où mon père, Lucien Meunier vivait depuis plus de vingt-cinq ans.



le N°41 avenue Pierre Grenier en 2015

Le mieux, pour évoquer ce lieu, est de se placer à un endroit qui n'a pas du tout changé, à savoir au débouché de la rue Emile Duclaux sur l'avenue Pierre Grenier. Cette paisible rue, ouverte en 1905, longe sur sa droite le cimetière des Moulineaux et sur sa gauche, une aile de la Cité du square des Moulineaux, édifiée de 1931 à 1933. Justement, en 1930, il avait été envisagé de prolonger cette rue par un passage souterrain qui l'aurait reliée à la rue du Point du jour. Mais ça ne s'est pas fait. Heureusement ! Car c'était justement là où se trouvait la maison où j'ai grandi.

Les lieux de 1939 à 1964

Voici ce qu'on pouvait encore voir jusqu'à la fin du mois de novembre 1964.

A gauche, à côté de la poissonnerie sise au n°39 (bâtiment qui n'existe plus d'ailleurs) un large portail métallique permettait à de rares voitures d'accéder à un long garage aux murs de briques, situé sur la gauche d' une grande cour au sol caillouteux.

Au fond de cet espace, s'élevait un large pavillon de briques, muni de deux perrons en ciment. Celui de gauche donnait accès à un logement qui s'étendait sur l'ensemble du rez-de-chaussée. C'était pour l'époque un très bel appartement, équipé du chauffage central et comportant une salle de bains. Un corridor central permettait à ses occupants de sortir de l'autre côté de la bâtisse, dans le jardin qui s'ouvrait sur le n°77 ter de la rue du Point du Jour. En haut des huit marches du perron de droite, commençait un escalier en bois, très raide qui menait au logement de trois pièces en enfilade où Lucien Meunier s'était installé et avait fondé sa famille, ma famille. Des deux côtés de cet ensemble, sous les toits, couraient des soupentes plus ou moins aménagées.

Revenons sur le trottoir de l'avenue Pierre Grenier, au numéro 41. A droite du grand portail métallique, sur une vingtaine de mètres, un mur de briques séparait la cour de la voie publique et se

terminait par un décrochement, au fond duquel s'ouvrait une étroite et lourde porte métallique qu'il suffisait de pousser pour entrer dans la cour. En continuant sur quelques mètres, on se trouvait devant deux bâtiments à un étage. C'était d'abord la boulangerie, puis la boucherie.



Le pavillon en 1939

Installation de la famille Meunier au 41 avenue des Moulineaux

Au début de l'année 1939, alors qu'il travaillait comme fraiseur chez Gendron dans une usine de mécanique navale de Boulogne, mon père avait emménagé, avec sa jeune soeur Rose qui était montée à Paris faire son apprentissage de coiffeuse, dans ce pavillon au n° 41 de l'avenue des Moulineaux, avenue qui ne portait pas encore le nom de Pierre Grenier.

Le 3 septembre, ce fut le début de la guerre. Dès la mi-septembre, alors que Rose restait chez ses parents, dans les Deux-Sèvres où elle était descendue pour les vacances, Lucien remonta à Billancourt, où il venait d'être embauché chez Renault qui était à cette époque parmi les premiers fournisseurs de matériel de guerre pour l'armée française. Là, il travailla jusqu'en janvier 1940, comme "ouvrier spécialisé sur machines" en fait, comme fraiseur. Ensuite, il reprit sa place dans l'usine Gendron, occupant seul le logement du n°41. Mais après l'armistice signé par Pétain et l'occupation de la partie nord et ouest de la France par les Allemands, il fut mis au chômage. Alors, il descendit en vélo dans les Deux-Sèvres. A la fin de l'été, il remonta sur Billancourt où il put reprendre son travail chez Gendron.

L'année suivante, le 22 août 1941, il embaucha chez le constructeur aéronautique Salmson dont l'activité principale était de fabriquer des moteurs d'avions. L'atelier où il travaillait ne devait pas être très éloigné de chez lui, puisqu'à cette époque, les usines Salmson s'étendaient de la rue du Dôme à la Seine. Était-ce dans les ateliers situés dans la rue du Point du Jour ou bien dans ceux qui s'étendaient de part et d'autre de la rue des Longs Prés jusqu'à la pointe située au début de l'avenue des Moulineaux, au niveau du pont de Billancourt?

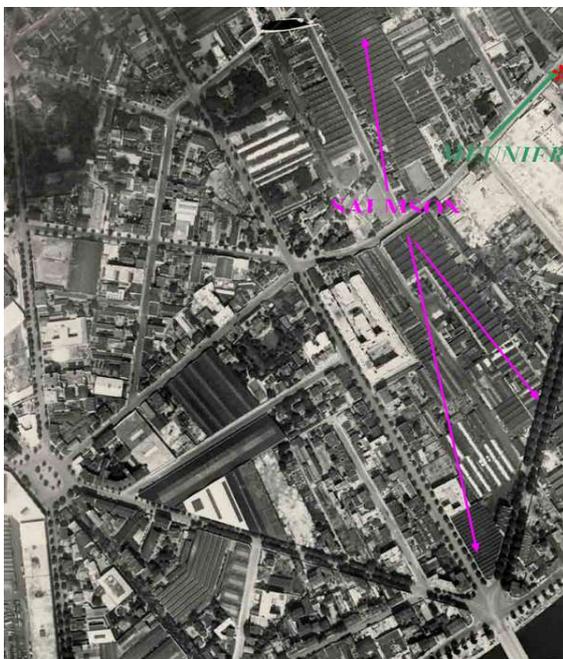
Travaillait-il de nuit en cette soirée du 3 mars 1942 quand la ville de Boulogne-Billancourt fut bombardée ou bien était-il chez lui? En effet, comme les usines Renault étaient accusées de travailler pour les Allemands, l'aviation britannique lança une attaque qui toucha les usines

Salmson, plusieurs bâtiments de l'usine Renault et plus de 120 immeubles situés près des usines. Néanmoins, Lucien s'en sortit sans encombre, du moins le pavillon où il vivait.

Comme il était célibataire et qu'il risquait de faire le STO, il décida de se marier pour éviter de partir en Allemagne. C'est ainsi qu'il épousa celle qui sera ma mère, Eglantine-Paule, dans les Deux-Sèvres, à la fin du mois d'octobre 1942. De retour à Billancourt, le couple vécut au n° 41, se doutant bien que de nouveaux bombardements allaient se produire. Ce fut le cas du dimanche 4 avril 1943. Cette fois-ci, ce furent les aviations canadiennes et américaines qui lancèrent un raid sur la ville. Leur passage était si élevé que les bombes touchèrent non seulement les usines boulonnaises, mais aussi le champ de course de Longchamp, la ligne de métro à la station Pont de Sèvres où périrent écrasés ou brûlés de nombreux voyageurs qui descendaient d'une rame de wagons et le pont qui ne sera reconstruit qu'en 1962. De nombreuses habitations boulonnaises furent également touchées, telles que la Cité des squares des Moulineaux et de l'Avre, ainsi que le bâtiment qui se dressait dans la cour voisine de la rue du Point du Jour. Quand j'étais jeune, j'étais fascinée par l'étrange spectacle qu'offraient la façade arrachée, les appartements dévastés, les tables et les chaises toujours sur place, les lits encore recouverts de leur literie, les cuisinières et les cuvettes de WC qui semblaient prêtes à servir...

Quant à ma mère, après avoir accouché de ma soeur Marguerite au début du mois d'août 1943 à Paris, elle s'empressa de rejoindre sa belle-famille en province. Mon père travaillait chez Salmson quand les usines Renault de l'île Seguin furent de nouveau bombardées en septembre.

Enfin, ce fut la Libération. Le 24 août 1944, des barricades furent élevées dans Boulogne. Mon père évoquait souvent les combats entre résistants et patrouilles ennemies qui se déroulèrent juste devant son domicile, au coin de la rue Emile Duclaux et de l'avenue des Moulineaux. Cette avenue changea de nom dès le mois d'octobre. On lui attribua celui du résistant boulonnais, Pierre Grenier, qui avait été fusillé le 29 avril 1942 au Mont Valérien, sans qu'il ait porté les armes, pour avoir participé avec la complicité du maire de la ville, André Morizet, à l'évacuation vers la zone libre de prisonniers politiques qui avaient réussi à s'évader.



Les usines Salmson en 1930



Les usines Renault en 1954

Mon frère Yves vint au monde en juillet 1946 à Paris et rejoignit très vite le logement du 41. En janvier 1950, mon père quitta son emploi chez Salmson dont la situation financière devenait de plus en plus difficile en raison du manque d'innovation de la marque et de la concurrence de Renault et de Citroën et entra chez Renault. Après ma naissance au début mai 1951, ma famille se répartit différemment dans le logement du n° 41.

Le n° 41 avenue Pierre Grenier, lieu de ma petite enfance

Pour aller chez nous, dès la petite porte de la rue franchie, il y avait deux possibilités. La plus simple était de suivre le chemin creux qui longeait l'arrière-boutique et le fournil du boulanger, de grimper trois marches, de passer devant le cabanon recouvert de carton goudronné qui servait de garage au boulanger et de se trouver devant le perron de droite du pavillon. Un peu plus ardu était d'escalader le talus constitué de remblais évacués lors de la construction du pavillon et des diverses bâtisses de la parcelle, de longer la bande herbue où deux pêcheurs avaient réussi à prendre racine. Dès lors, il suffisait de rejoindre en biais notre perron.

Ensuite, il fallait grimper la vingtaine de marches de l'escalier en bois qui menait à notre logement. Alors que j'avais à peine un an, j'y fis une chute et me cassai la clavicule. Bien sûr, je n'ai conservé aucun souvenir de cet épisode, exceptées une radiographie et d'occasionnelles douleurs à l'épaule.

En haut de l'escalier, sur le palier, s'ouvrait à droite un couloir au sol cimenté, c'étaient les "cabinets". Un vasistas l'éclairait à peine et c'était par là que mon frère se débarrassait sur le toit des martinets auxquels il avait coupé les lanières. En hiver, il y régnait un froid de canard. Personne ne s'attardait à lire le journal ou son illustré favori!

À côté, toujours à droite, se trouvait une longue soupente qui servait à la fois de cave et de grenier. C'était là, qu'une fois par an, les bougnats déchargeaient leurs sacs de boulets de charbon. Là aussi, étaient entreposés les outils qui ne servaient pas souvent, les galoches, le matériel de cordonnerie, la boîte à cirages qu'on sortait tous les dimanches, la malle métallique qu'on envoyait chaque été par le train à Sauzé, le panier à chat en osier, la trottinette, le vélo, les patins à roulettes...



Dans la cour du n°41 à l'automne 1953

La chambre sur la cour

Sur le palier, à gauche, s'ouvrait une des deux chambres du logement. Par l'unique fenêtre qui donnait sur la cour, le regard portait inmanquablement à gauche, sur l'arrière du logement des bouchers et sur celui des boulangers.

Au milieu, on pouvait voir le fond de la cour et le mur devant lequel s'entassait un amas de remblais qui nous permettait de jouer à des jeux qui étaient loin d'être innocents! Combien de têtes de passants reçurent cailloux, crachats ou préservatifs gorgés d'eau ?

De cette fenêtre, c'était facile d'observer l'enfilade de la rue Emile Duclaux, coincée entre le cimetière des Moulineaux et la cité ouvrière des squares des Moulineaux et de l'Avre qui s'ouvre également sur l'avenue Pierre Grenier par les porches aux n°32, 34 et 36. La Cité comme nous avions l'habitude de la nommer, à l'architecture austère, avait été bâtie à l'emplacement d'un ancien dépôt de tramways. Divisée en quatre îlots séparés par des allées, elle comportait à sa création 976 logements pourvus d'un certain confort moderne. Cependant, pour apercevoir la Seine qui coule à l'extrémité de cette rue, il fallait avoir de bons yeux ou bien se munir de jumelles que, bien sûr, nous ne possédions pas .



La Cité HBM à l'angle de la rue E. Duclaux et de l'avenue P. Grenier en 1950

En regardant sur la droite, nous pouvions voir l'arrière de la poissonnerie, mais aussi la façade-arrière du bâtiment de huit étages sis au n°37. C'était là qu'habitaient Serge un copain de mon frère et Raymonde, une de mes camarades de jeux.

Cette vaste chambre à coucher parquetée fut d'abord occupée par ma tante Rose à l'époque où elle partageait le logement avec mon père. Puis, la famille s'agrandissant, ce fut ma soeur Marguerite qui y dormit et de temps en temps, quelques-uns des membres de la famille qui nous rendaient visite, comme le Grand-Père Meunier jusqu'à sa chute en juin 1961.

Agée d'une dizaine d'années, je rejoignis ma soeur dans cette chambre. Elle dormait dans un lit étroit qu'on appelait le "divan" et moi dans un lit-cage. Chacune d'entre nous avait son coin: ma soeur sa table de travail et sa bibliothèque à gauche de la fenêtre et moi, la chambre à coucher et la cuisine de mes poupées dans l'angle opposé. Le long du mur de l'escalier, se dressait une armoire-penderie à deux portes séparées par un étroit miroir, devant lequel j'essayais la dernière coiffure à la mode.

En juillet 1962, lorsque ma soeur quitta la maison, je me retrouvai seule dans cette grande chambre. Le lit-cage fut replié et placé devant la porte qui permettait d'entrer dans la soupenne où mon père avait aménagé la chambre de mon frère. Très souvent, la nuit venue, je retrouvais Yves en déplaçant le lit-cage. Ce meuble était replié de telle façon qu'il formait un tunnel où je me glissais sachant qu'après, ce serait une bonne partie de "jeux de mains-jeux de vilain". Quelquefois, en été, par l'étroit vasistas qui éclairait la minuscule chambre, on regardait la télévision qu'une famille de l'immeuble voisin du 77 quater de la rue du Point du Jour, laissait allumée toute la soirée. C'était difficile de suivre le film en entier, car on devait se passer alternativement une lunette de vue d'horloger subtilisée à notre père. Parfois, on jouait au pouilleux ou aux dames. Yves gagnait toujours. Bien sûr, il avait l'avantage d'être plus âgé que moi, mais surtout, il savait tricher sans que je m'en rende compte! L'année suivante, mon frère et moi, avons échangé nos milieux de vie. Pour ma part, la soupenne devint un havre de paix, où je pouvais, toute à mon aise, bâcler mes devoirs ou bien apprendre mes leçons le plus rapidement possible.

La cuisine

Sur le palier, en face de l'escalier, s'ouvrait une large pièce carrelée qui servait à la fois de cuisine et de salle de séjour, éclairée par deux grands vasistas qu'on ouvrait rarement et couverte d'un toit qui n'était pas isolé. Alors, imaginez le froid en hiver et la chaleur en été qui régnaient dans cette pièce!

A gauche, se trouvait un buffet en bois peint en jaune, surmonté d'une vitrine, où étaient rangés la vaisselle de tous les jours et le linge de table. En face, il y avait un buffet bas où ma mère rangeait les provisions non périssables et l'épicerie.

Au fond de cette salle, s'ouvrait la soupente qu'on nommait la "souillarde". Là, étaient entreposés les ustensiles de ménage, dont la serpillière que ma mère en bonne Charentaise appelait la "since", les balais, le baquet et autres bassines en fer blanc. Sur une petite table en bois blanc, la vaisselle sale attendait le bon vouloir de la ménagère. Au-dessus, était suspendu le garde-manger et au-dessous la lessiveuse qui servait de frigidaire lors des étés caniculaires. En effet, ma mère se procurait dans la poissonnerie voisine, d'énormes pains de glace qu'elle disposait au fond de la lessiveuse, bien protégés par une couverture de laine.

Près de la porte qui menait à la souillarde, se trouvait l'évier en grès où il y avait l'eau courante certes, mais pas l'eau chaude. Jamais il n'y eut de chauffe-eau dans cette maison. Alors, faire la vaisselle était une corvée, il fallait faire chauffer l'eau dans une bassine en fer blanc. De même, les grandes toilettes n'étaient pas fréquentes. Nous laver dans le baquet était la principale activité de notre mère du dimanche matin, afin de nous envoyer propres comme des sous neufs à la messe. Même sans eau chaude, elle trouvait le temps de lessiver à grande eau le carrelage de la salle. Si nous devions traverser la cuisine, elle posait sur le sol des feuilles de papier journal pour éviter de salir.

A côté de la cuisinière à gaz, une énorme cuisinière à charbon chauffait la salle en hiver. L'évacuation des fumées se faisait par l'unique conduit de cheminée du pavillon. Une fois, un feu de cheminée s'était déclaré. Les pompiers étaient montés sur le toit par le vasistas pour l'éteindre. Ah! quelle animation ce fut dans le quartier! Le lendemain, mes copines de la Cité informées par leurs mères qui n'avaient rien vu de leur fenêtre, m'interrogeaient sur l'évènement qui s'était passé lorsque nous étions à l'école. Mais que leur dire? Je n'avais rien vu, moi non plus!

Au milieu de la carrée, trônait la table rectangulaire où nous prenions nos repas, assis sur des chaises dépareillées: deux chaises de bar en bois ciré, une chaise en bois peint au siège en Formica moult fois réparé et deux tabourets. Comme le salaire d'ouvrier de mon père n'était pas élevé et que ma mère ne travaillait pas encore, nous n'avions pas beaucoup d'argent. Alors, mon père allait, en métro, presque toutes les semaines aux Halles à Paris, pour acheter un morceau de viande, des fruits ou légumes bradés. Il rapportait alors des cageots entiers de navets, d'artichauts, de choux ou de pommes de terre qu'on mettait des jours à consommer.

Sur cette table de la cuisine, le soir après l'école, nous faisons nos devoirs que supervisait ma mère qui, capable de nous aider dans nos études, le faisait le plus souvent possible. Ah! combien de problèmes de capacités avec les baignoires qui se vidaient, de vitesse et d'horaires avec les trains qui se croisaient, combien d'opérations complexes, combien de cartes de géographies tracées à la plume, a-t-elle pu vérifier?

C'est sur cette table que je fus opérée des végétations quand j'avais cinq ans. A mon réveil, j'ai reproché au chirurgien de m'avoir endormie avec une "eau de Cologne qui ne sentait pas bon". C'était en fait du chloroforme.

Le dimanche ou le jeudi, lorsque le temps ne permettait pas de faire un tour dans les bois voisins, la cuisine se transformait en salle de jeux. Je me rappelle avoir souvent joué aux petits chevaux, un des rares jeux où mon frère ne pouvait pas tricher, à la bataille navale, aux dés ou aux cartes. La bataille avec 52 cartes avait beaucoup de succès, car la partie durait, durait...

Dans le coin opposé à l'évier, se dressait une armoire à une porte qui n'était jamais fermée puisque dans ce meuble se trouvait le poste de radio. Je me souviens avoir écouté chaque dimanche-midi les chansonniers du Grenier de Montmartre et la rubrique de Geneviève Tabouis à laquelle je ne comprenais pas grand chose. Ce qui m'impressionnait le plus, c'était d'entendre parler à la radio quelqu'un qui s'appelait comme moi! Dans la semaine, le soir, on ne ratait pas les aventures de la famille Duraton. Avant les informations de 13 heures, sur France Inter, on suivait le Jeu des 1000 francs et le mardi soir, on écoutait les Maîtres du Mystère. Quand venait l'heure des informations, il fallait se taire, en particulier les soirs d'élections. J'aimais bien entendre Edith Piaf interpréter avec fougue l'Homme à la moto ou Georges Brassens chanter les Parapluies.

En 1961, après l'hospitalisation de mon père à Garches, ma mère se mit à faire des ménages, ce qui lui permit de mettre de menues piécettes de côté. C'est ainsi qu'elle s'acheta un électrophone et quelques disques dont la Symphonie Italienne de Mendelsohn, écoutée jusqu'à l'écoeuement, les opérettes d'Armand Mestral qu'appréciait surtout mon père. La plupart du temps, elle empruntait les disques à la bibliothèque-discothèque de Renault. Pour ma part, je découvrais tout à la fois, la musique classique, la musique légère et les chanteurs que mon frère écoutait en boucle, comme Richard Anthony qui entendait siffler son train, ou Françoise Hardy qui déambulait avec les garçons et les filles de son âge. Pour suivre l'actualité musicale des chanteurs yéyé, je n'avais qu'une solution, attendre d'être en colonie de vacances pour chanter les grands tubes de l'année.

La chambre des parents

Au fond du logement, s'étendait la seconde chambre à coucher. Cette pièce que mon père occupa au début 1939 alors qu'il était célibataire, resta la chambre parentale jusqu'à notre départ du logement en janvier 1965. Pour nous les enfants, cette pièce était notre premier lieu de vie, puisque nous y dormions durant nos cinq ou six premières années.

A gauche en entrant, se trouvait un canapé recouvert de velours vert, dont les deux extrémités se rabattaient. C'était là que nous avons tous dormi après avoir quitté le lit à barreaux, devenu trop petit. Mes parents conservèrent ce canapé toute leur vie.

Contre le mur voisin, était adossé le lit de mes parents. En fait, cet endroit était le terrain de jeu que mon frère et moi, nous préférons. C'est là qu'Yves m'initia aux prises de catch. Même si c'était moi qui le provoquais, je le regrettais très vite, car ces jeux finissaient toujours mal pour moi. Il ne faut pas oublier qu'ayant cinq ans de plus que moi, mon frère était de loin, le plus fort. Je me débattais, j'essayais de me dégager en criant. Alors, ma mère intervenait, distribuait les taloches qui tombaient invariablement sur la tête de mon frère...

A gauche de la fenêtre, dans la soupente qui longeait le logement, se nichait le bureau où mon père avait installé une partie de son ancien atelier d'horlogerie. Derrière, il avait aménagé un laboratoire de photographie où il développa et tira de nombreux clichés jusqu'en 1962. Tout au fond de la soupente, vieillissaient dans la naphthaline, les vêtements de toute la famille.

A droite de la fenêtre, mes parents avaient installé un meuble-bureau en chêne. Cet ancien buffet de cuisine servait à tout: à remiser l'argenterie et la vaisselle des grands jours, les livres, les jeux de société, le fer à repasser et la couverture qu'on posait sur la table de la cuisine (il n'y a jamais eu de table à repasser chez mes parents). Sur ce meuble, se trouvait une pendulette en marbre rouge qui sonnait tous les quarts d'heure. Elle était remontée tous les dimanches par mon père qui n'avait pas été horloger pour rien! A côté, je posais le pupitre en bois léger que mon père avait fabriqué pour poser mes partitions de solfège et de violon. Posséder un vrai pupitre en métal? Il ne fallait pas y penser, c'était bien trop cher!

A côté du meuble-bureau, on trouvait un fouillis indescriptible. S'accumulaient là, une sellette toujours encombrée, un paravent en tissu défraîchi, orné de roses et de feuillage délavés, vestige de l'époque où mes parents se créaient un semblant d'intimité, la machine à coudre à pédales, deux chaises emboîtées qui ne servaient que lorsqu'il y avait du monde à la maison, etc...

La fenêtre donnait sur la rue du Point du Jour, au n°77 ter. En se penchant un peu, on pouvait voir la marquise qui protégeait de la pluie le perron des voisins qui du rez-de-chaussée, d'abord M. et Mme Bisson puis Jeannette et Marcel. Parfois, je me plongeais dans l'observation de la rue. En fait, cette partie de la rue du Point du Jour était bien plus animée que l'avenue Pierre Grenier! La manière dont les chauffeurs de camions porte-voitures faisaient monter sur les rampes métalliques les voitures Renault qui étaient parquées juste en face de chez nous, les aboiements du chien, les chants et la musique qui s'échappaient du café algérien situé au coin de l'immeuble voisin, les ouvriers qui sortaient de l'usine de confitures Maîtres Frères, contribuaient au spectacle.

La cour

Dès que le temps le permettait, je descendais jouer dans la cour. Son sol caillouteux, ses plates-bandes fleuries, sa pelouse minuscule, ses arbres fruitiers, tout dans cet espace coincé entre les petites maisons et les immeubles ouvriers en briques, me donnait l'illusion de vivre à la campagne.

Quand j'étais très jeune, chaque été, mon père installait au pied des perrons, le circuit de train électrique qu'il avait fabriqué en fixant des rails miniatures sur des plaques de contre-plaqué. Pour se procurer le matériel nécessaire à la fabrication de ce circuit et des minuscules wagons en fer blanc, combien de dimanches après-midi, mon père avait-il passés à chiner aux puces de la porte de Vanves? Je me souviens l'avoir accompagné, après avoir pris le bus PC à la Porte de Saint Cloud et m'être franchement ennuyée, je l'avoue! En fait, lorsqu'il descendait le circuit dans la cour, lui seul prenait plaisir à remettre en place les wagonnets qui déraillaient ou à manipuler les aiguillages.

Dans le sol caillouteux de la cour, c'était difficile de jouer aux billes, surtout avec mon frère qui était un fin tricheur! Même s'il acceptait de jouer ses agathes contre mes billes en terre, il trouvait toujours un excuse pour rejouer quand j'arrivais à lui en gagner une: "*C'était pour de la fausse, on recommence!*"

Dans un angle de la cour, au pied du perron des Bisson, derrière le garage, il y avait un renforcement. Au fond, se trouvait l'abri de jardin de mon père. Le mur du garage était protégé par une énorme plaque métallique qui faisait un excellent tableau noir. Cet endroit était le "coin-école" où Gabrielle ma camarade de classe et moi, nous étions, tour à tour, la maîtresse ou la bonne élève. Ma voisine Raymonde n'aimait pas trop jouer à l'école. Elle préférait jouer à la "grande corde à sauter" ou bien sur l'air de "*Partie simple, sans rire, sans bouger, sans parler ...*" jongler avec deux balles de tennis récupérées dans la rue, devant les cours de Roland Garros, lorsqu'on revenait d'une promenade au bois de Boulogne. Combien de parties de marelle sur la plaque en ciment qui se trouvait devant la boulangerie, avions-nous disputées, le palet étant une boîte de pastilles remplie de sable, très glissante?

La bande de pelouse située entre les deux pêchers devenait l'île où nous faisions semblant de camper avec le Club des Cinq. Selon les feuilletons télévisés que nous ne regardions pas, faute de télévision à la maison, nous imaginions nous reposer avec le chien Rintintin ou bien dormir sous le même tipi que l'Appache Cochise du feuilleton la "Flèche brisée". Cet espace devenait un somptueux appartement quand je descendais landau, berceau, poupées et dînette. Les cailloux et les feuilles de pêchers devenaient poulet, laitue ou fraises, tous ces aliments que je trouvais rarement dans mon assiette.

Souvent, assise en face du fournil, j'observais le travail du boulanger, M.Vébert, vêtu d'un pantalon tout enfariné. Pourquoi donnait-il quelques coups de lime sur chaque pain avant de les enfourner ?

Lors de l'hiver 1962-1963 particulièrement neigeux et glacial, j'ai construit des bonhommes de neige, dans la cour, devant la maison. Comme je n'avais ni carotte pour faire leur nez, ni chapeau pour couvrir leur tête, je me contentais d'un silex et d'un vieux fichu de ma mère. Mes "bonnes-femmes de neige" mettaient longtemps à fondre. Fabriquer ces êtres était le seul plaisir que je trouvais à jouer avec la neige. C'est que je détestais avoir les pieds mouillés et les mains

gelées, mes chaussures montantes et mes mouffles en laine étant si vite trempées! Je n'appréciais guère plus, les batailles de boules avec mon frère qui ne se privait pas de me débarbouiller avec de la neige fondue.

En janvier 1963, un nouveau camarade de jeu entra dans ma vie. C'était Jacquot, le fils des boulangers qui avaient remplacé les Vébert, partis à la retraite. Fait étrange, Jacquot n'allait pas à l'école, alors qu'il en avait encore l'âge. Il restait dans sa chambre, au-dessus du fournil, presque toute la journée. Ses parents ne lui permettaient guère de venir jouer avec moi. Alors, dès que c'était possible, avec ou sans autorisation, il me rejoignait dans la cour. C'étaient alors des concours de courses de force inégale, que je tournais toujours à mon avantage: course de trottinette contre vélo, course à pied contre patins à roulettes. Combien de parties de cache-cache ai-je fait, où il était interdit d'entrer dans la maison de chacun.? Mais qu'en était-il du fournil? Une fois, au cours d'une partie de colin-maillard où participaient mes cousin et cousine Giffard, Jacquot s'était retrouvé le derrière enfoncé dans la grande poubelle en fer blanc et ne parvenait pas à s'en sortir. Quelle rigolade!

Le quartier des Moulineaux

Je ne me souviens pas bien des magasins où ma mère faisait ses courses dans le quartier, car la plupart du temps, elle les faisait en mon absence, quand j' étais à l'école.

Bien sûr, elle achetait tous les jours le "pain de deux" à la boulangerie voisine. Parfois, le lundi matin, la boulangère Madame Vébert nous refourguait la viennoiserie invendue, un peu racie certes, mais encore bonne, même si ce n'était jamais les croissants au beurre! Ma mère se fournissait rarement dans la boucherie voisine parce que la viande y était chère et qu'elle se contentait de ce que mon père rapportait des Halles. Les boucheries qu'elle fréquentait étaient la triperie qui se trouvait sur le trottoir d'en face, le long de la Cité juste à côté du Familistère qui faisait l'angle (où se trouve actuellement une supérette) et quelques mètres plus loin, la boucherie chevaline.

Un peu plus bas, sur notre trottoir, en direction du boulevard de la République, chez "Martin", le marchand de légumes qui tenait aussi une épicerie fine, elle achetait parfois des pommes, des patates ou une portion de gruyère "à la coupe" qu'elle rapait à la maison.

De l'autre côté du 41, se trouvait la poissonnerie. A cette époque le poisson était cher, alors ma mère en achetait rarement. Elle parvenait quand même à se procurer quelques sardines. Juste à côté, au n°37, c'était un charcutier-traiteur. Je ne me souviens pas qu'on y ait acheté quelque chose.



Angle de la Cité rue E.Duclaux et Avenue P. Grenier (Google Earth 2015)

Quelquefois, muni du panier métallique contenant tout au plus six bouteilles, on traversait l'avenue au niveau de la rue Emile Duclaux pour acheter du vin, non pas chez "Nicolas" qui ne vendait que du vin fin en bouteilles, mais un peu plus loin, "à la tireuse". Juste à côté, se trouvait la laiterie-crèmerie désignée "*Au cercle-Bleu*" où ma mère avait renoncé à envoyer mon frère chercher du lait "à la louche", car il revenait à la maison le pot quasiment vide tellement il l'avait balancé en courant. Je me rappelle qu'un peu plus loin, en remontant l'avenue le long de la Cité, il y avait un marchand de fruits et de légumes, une pharmacie et une librairie-marchand de journaux. Il est émouvant de constater que ces trois magasins sont encore au même endroit, cinquante ans plus tard !

Vivre dans le quartier des Moulineaux, c'était aussi aller à l'école communale du groupe scolaire Ferdinand Buisson construit entre 1932 et 1933, selon les plans de l'architecte Emile Gauwet et inauguré l'année suivante. L'entrée des deux écoles élémentaires se trouvait alors au n°27 de l'avenue des Moulineaux (actuellement au n°29) et un passage souterrain menait au bâtiment de l'école maternelle dont l'entrée principale se situait alors au n° 91 de la rue du Point du Jour. Il est vrai que j'ai un peu pleuré, au printemps 1957, quand je suis allée à l'école maternelle, pour la première fois. Je ne savais pas comment j'allais revenir chez moi. Fallait-il emprunter ce tunnel si sombre qui reliait l'entrée sur l'avenue Pierre Grenier à la cour de l'école?



Côté avenue Pierre Grenier



Côté rue du Point du Jour

Ecoles Ferdinand Buisson en 2015

Six mois plus tard, ma rentrée à la "grande école" se passa bien. Ce jour-là, j'ai fait la connaissance de Gabrielle qui était en fait la petite soeur de Michel, un camarade de classe d'Yves.

Pendant cinq ans, nous nous sommes fait gentiment concurrence pour être la première de la classe, mais surtout, nous sommes devenues d'excellentes amies. Notre complicité était telle que nous partagions tout: les roudoudous ou les bâtons de réglisse achetés à la sauvette à la boulangerie de la Cité, tout comme la liste des péchés que nous devons confesser chaque samedi à la chapelle Saint Pierre! De même, nous alternions nos lieux de jeux. Tantôt, c'était elle qui venait jouer chez moi dans la cour du 41, tantôt c'était moi qui allais dans son appartement de la Cité, jamais sur son balcon dont la vue sur le cimetière nous effrayait, souvent dans sa chambre et parfois dans sa salle de bains...

Bien sûr, mes souvenirs d'école sont nombreux, tous agréables car j'étais une bonne élève, quoique pas toujours très sage. Alors que nous étudions dans les préfabriqués donnant sur l'avenue Pierre Grenier, à côté des ateliers des garçons, il m'est arrivé d'être punie et de devoir faire quelques "tours de cour" ou bien de terminer le trimestre au fond de la classe.

La dernière année passée dans cette école, celle du CM2, fut riche en événements. Notre institutrice Madame Mercury qui était en fait la femme du journaliste de radio Francis Mercury,

sut nous intéresser en nous apprenant l'histoire de Boulogne-Billancourt. Au mois de mai de cette année-là, Gabrielle et moi nous fîmes notre communion solennelle. En fait, le meilleur souvenir de cet évènement fut la semaine de "retraite" qui le précéda. J'ai plus apprécié les jeux d'eau avec les garçons que les répétitions de la cérémonie !

Changement d'école, changement de vie

La rentrée 1962 marqua un changement majeur dans la vie que je passais dans le quartier des Moulineaux. J'avais été admise en 6ème à l'annexe du lycée Claude Bernard qui ne s'appelait pas encore le CES Delory. Cet établissement, situé à côté de l'Hôtel de Ville et en face de la Grande Poste, occupait les locaux de l'ancien dispensaire appelé à l'origine Centre d'Hygiène Sociale dont la construction débutée en 1938, interrompue pendant la guerre, s'était achevée en 1946. (De nos jours, il est le siège du commissariat de police)

Ce quartier ne m'était pas vraiment familier, même si je connaissais un peu l'Hôtel de Ville, conçu par le maire André Morizet, sorti de terre en 1934. Une fois ou deux, je m'étais assise sur les curieux bancs circulaires de marbre en attendant que ma mère termine ses formalités administratives. A l'étage, dans la grande salle, j'avais assisté toute jeune, avec mon père, à un concert donné par la Boulonnaise, un orchestre philharmonique et dans le hall, j'avais reçu des mains du maire Alphonse Le Gallo, deux fois, un livre lors de la grande distribution des prix.



Hôtel de Ville et ancien CES Delory en 2012

Dans l'aile ronde située à gauche du bâtiment, avaient été aménagées les salles de science. Dans l'aile principale, à droite, se répartissaient les salles de classe sur 5 étages. Il faut dire qu'en ce mois de septembre 1962, l'établissement était plein à craquer, car il avait fallu recevoir les enfants des rapatriés d'Algérie, devenue indépendante au début juillet.

Dès lors, le temps des jeux avec Gabrielle était révolu. Admises toutes deux en 6ème dans deux établissements séparés, elle au Cours Complémentaire près de l'ancienne mairie et moi au lycée, nous n'avions plus l'occasion de nous fréquenter. Alors, peu à peu, Gabrielle déserta la cour du 41 et moi son appartement de la Cité.

Désormais, je passais la plupart du temps à me promener, seule, dans le quartier. Maîtrisant de mieux en mieux la bicyclette, je faisais le "grand tour" du pâté de maisons.

Quelques mois avant de quitter définitivement le 41, j'étais plus souvent dehors que dans la maison, même en hiver. J'étais si pressée de descendre jouer avec Raymonde. Comme elle avait fini ses devoirs depuis longtemps, je bâclais les miens, sans négliger pour autant mes exercices de solfège ou de violon, car je tenais à parfaire l'apprentissage de cet instrument sous la direction de M. Liagre, mon professeur de violon chez qui je me rendais chaque semaine, à Vanves.

A la découverte de Boulogne Billancourt

Bien sûr, je n'avais pas attendu l'année 1962 pour découvrir la ville dans laquelle j'avais grandi. Certes, même si j'allais à pied toutes les semaines au conservatoire municipal de la Belle Feuille du côté nord de Boulogne, je ne sillonnais réellement que les quartiers-sud de ma commune. Pour moi, cette partie appelée Billancourt commençait à la Porte de Saint Cloud avec ses fontaines sculptées par Paul Landowski et ses animaux de bronze, endroit où nous allions à pied pour prendre le métro. Puis, pour ma part, Billancourt s'étalait dans le creux du méandre de la Seine seulement jusqu'au pont de Billancourt. Après, c'était l'inconnu...

Une fois, j'ai fait une drôle de promenade avec Yves qui me fit passer par tous les endroits qui m'étaient familiers et même par ceux que je ne connaissais pas. C'était un dimanche après-midi de l'hiver 1963, après une âpre dispute survenue entre mes parents et mon frère. Fou de rage, il me "kidnappa". Il m'entraîna dans la rue Emile Duclaux, traversa la Cité, sortit au niveau du quai du Point du Jour et là, m'initia à un jeu très nouveau pour moi, celui du tirage de sonnettes. Il fallait se débiter très vite avant de se faire pincer par l'habitant furieux d'avoir été dérangé !

Arrivés au pont de Billancourt, j'ai réclamé une pause. Au coin du boulevard Jean Jaurès que je connaissais un peu pour y avoir fait du lèche-vitrine avec ma mère et ma sœur, j'ai avoué à Yves que dans ce quartier, j'avais un jour accompagné notre mère chez les coiffeurs de cinéma, où elle faisait le ménage. Sa patronne Huguette Lalaurette coiffait souvent Jean Marais. C'est ainsi que j'avais vu dans cet appartement, posée sur un meuble, l'une des perruques qu'il portait dans *Le Capitaine* ou *Le capitaine Fracasse*. Eh oui !

Ensuite, mon frère m'emmena sur le quai de Stalingrad et s'arrêta au coin de la rue de Meudon pour me montrer les ateliers Renault où notre père travaillait comme magasinier.



Puis, nous avons débouché sur la place Nationale, déserte en ce dimanche après-midi.

Enfin, il était temps de retourner à la maison. Pour ce faire, nous avons pris la rue du Point du Jour, nous sommes passés devant la bibliothèque et les cantines de la RNUR où se faisaient les départs en colonie. Un peu plus loin, nous avons délaissé à gauche les "immeubles Pouillon" appelés alors "Résidence du Point du Jour", récemment bâtis à l'emplacement de l'ancien siège social des usines Salmson. Sur la droite, nous avons aperçu les bâtiments constituant la "Résidence des Longs Prés", qui appartenaient au CNL (Comptoir National du Logement) dont l'architecte était encore Fernand Pouillon. Ces immeubles avaient été bâtis sur les anciennes usines Salmson qui s'étendaient jusqu'à l'avenue Pierre Grenier. Nous nous sommes peu attardés dans ce quartier moderne, un peu effrayés par la hauteur des tours de 15 étages.

Ce que je ne me rappelle pas, c'est l'accueil que nous réservèrent nos parents à notre retour...

Le déménagement

Un jour de 1963, nous eûmes la visite de la propriétaire. Nous avions l'habitude de la voir arriver curieusement attifée, chapeautée d'un feutre mou orné d'une plume, un renard autour du cou, un petit sac de cuir à la main d'où elle sortait un carnet de quittances de loyer et où elle fourrait, après paiement, l'enveloppe pleine de billets. Ce jour-là, elle était accompagnée de deux hommes endimanchés, les nouveaux propriétaires : c'étaient des promoteurs en fait. Nous avons tout de suite compris que notre vie au n°41 de l'avenue Pierre Grenier allait bientôt cesser. Leur projet était de démolir l'ensemble des constructions et de faire bâtir un immeuble de grand standing.

Peu après, en rentrant de l'école je fus surprise de voir au fond de la cour, non loin du grand mur, un monticule de graviers déposé juste à côté d'un trou profond. C'était un sondage qu'on avait commencé de creuser pour repérer jusqu'où pourraient s'établir les fondations de la future résidence. En fait, le sol de Boulogne-Billancourt totalement inclus dans le méandre de la Seine étant constitué de sables, d'alluvions et de graviers, il fallut creuser très profondément pour trouver une assise stable.

Puis, de longs mois se passèrent. Les voisins déménagèrent : d'abord ceux du rez-de-chaussée Jeannette et Marcel, ensuite les boulangers, enfin les bouchers. Et nous, nous étions toujours là! Mon père consultait souvent une association de locataires qui lui conseillait de ne pas déménager de notre plein gré, mais d'attendre que les nouveaux propriétaires nous trouvent un endroit décent pour nous reloger.

Au début du mois de décembre 1964, les démolisseurs commencèrent à détruire la propriété. Sous les coups de boule, les murs des magasins donnant sur la rue, tombèrent en premier, puis ce furent ceux des garages. Les excavatrices entrèrent en action, creusèrent le sol au milieu de la cour et s'arrêtèrent au ras du pavillon. Juste avant Noël 1964, pour pouvoir monter chez nous, les ouvriers qui avaient abattu le perron de ciment, nous aménagèrent une passerelle de planches de chantier, très instable d'ailleurs.

Enfin, au début de janvier 1965, un appartement fut trouvé! Il s'agissait d'un trois pièces d'un petit immeuble situé dans l'avenue du maréchal de Lattre de Tassigny, à deux pas du pont de Saint Cloud. Le propriétaire était un steward d'Air France qui avait acheté cet appartement à Loulou Gasté et sa femme Line Renaud, juste avant leur départ à Las Vegas.

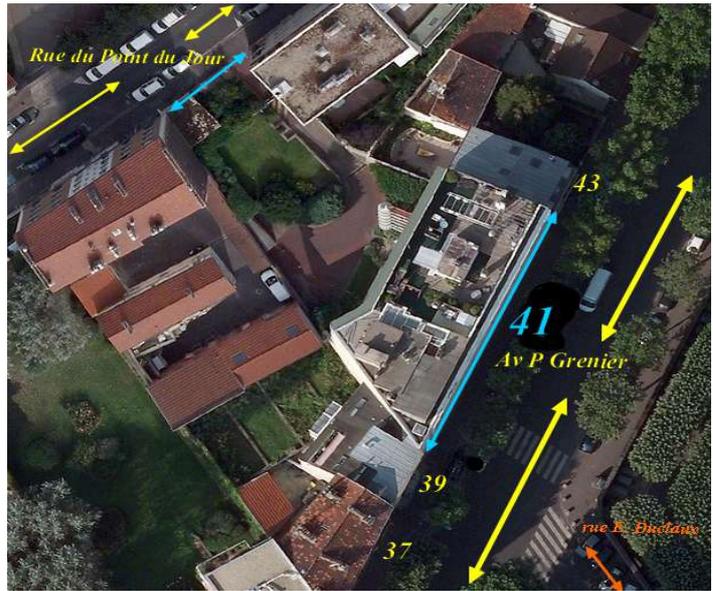
Le matin du samedi 16 janvier 1965, je partis au lycée. A midi, à mon retour pour déjeuner à la maison, je m'inquiétai de l'avenir du tas de charbon de la cave à peine entamé et de la cuisinière en fonte. Comment les déménageurs allaient-ils procéder pour les enlever? "*Tout restera sur place, répondit ma mère, les bulldozers se chargeront de les évacuer avec les gravas de la démolition*". Le soir après la classe (à cette époque il y avait encore des cours le samedi après-midi) je pris une nouvelle habitude, celle de rejoindre mon domicile par le bus 175 jusqu'au pont de Saint Cloud.

L'escalier aux marches de bois cirées était bien raide. Arrivée au 3ème étage, je pénétrai dans mon nouveau domaine. Comme c'était amusant de marcher sur la moquette gris-taupe qu'avait foulée Line Renaud, de découvrir le chauffage au gaz, de sentir la peinture fraîche de la salle à manger. Ma mère était emballée par la cuisine, le gaz de ville et le chauffe-eau, la minuscule salle de bains avec sa baignoire-sabot, les WC coincés entre le mur arrondi de la cage d'escalier et celui de la cuisine. Où allai-je dormir? Pas dans la chambre donnant sur la rue qui était attribuée à mon frère, alors âgé de 18 ans bien tassés, ni dans celle donnant sur la cour que mes parents s'étaient réservée. Où donc alors? Dans un coin de la salle à manger, du moins dans un premier temps.

Ce fut dans cet appartement que je vécus la suite de mon existence jusqu'en octobre 1971.



L'immeuble de l'avenue du maréchal de Lattre de Tassigny (Google Earth 2016)



Emplacement détaillé du 41 avenue Pierre Grenier (Google Earth 2016)

Je ne suis repassée devant le n°41 de l'avenue Pierre Grenier, qu'une seule fois. C'était un soir d'été 1970, en revenant du pont de Billancourt où je travaillais dans une petite fabrique de composants électroniques. Par les larges baies vitrées qui éclairaient le hall d'entrée, j'ai tenté d'apercevoir le jardin qui donnait jadis sur la rue du Point du Jour. En vain! Il me fallut attendre les photographies prises par satellite pour comprendre ce qu'étaient devenus les lieux où j'avais grandi.

Sources

Archives personnelles:

Emplois de Lucien Meunier : livret d'ouvrier; certificats divers; cartes d'assurances sociales/ Photographies des lieux et de la famille prises au 41 de l'avenue Pierre Grenier

Boulogne-Billancourt : Wikipedia / Solere.blogs.com / National Archives an Records Administration, college Park Maryland US Air Force photo collection / Topic topo/ Musée des années 30 à Boulogne Billancourt

Pierre Grenier :Wikipédia & Fiche "Mémoire des hommes " fusillés au Mont Valérien"

André Morizet : Wikipedia

Fernand Pouillon : Wikipédia/ CAUE 64 - Février 2011 - Exposition Fernand POUILLON, architecte - Dossier de presse - AP 5/14 / Nouvel Observateur: Mars 1961 : scandale du C.N.L